



### L'horreur de l'inceste

Tom, Jessies et leur deux parents viennent de quitter Londres pour la campagne du Devon. Une famille de la classe moyenne, apparemment heureuse. Tom, ado de 15 ans, s'ennuie dans ce contexte nouveau loin de la ville. Mais il découvre peu à peu que son père entretient une relation secrète avec sa grande sœur Jessie, incapable de partager l'horreur de l'inceste que son père lui impose. Les viols ont lieu dans un ancien blockhaus désaffecté.

Adaptation d'un roman d'Alexander Stuart, c'est un film choc, sec, sans fioriture, avare de mot et d'explication, il dérange d'autant plus qu'il est tourné au plus près des personnages qui semblent filmés sur le vif. Le spectateur rentre dans l'intimité de cette famille, ressent le malaise s'infiltrer et devient témoin impuissant du drame, à la manière de Tom.

### L'équipe du film



**Tim Roth**, réalisateur : Acteur reconnu, c'est à ce jour son seul film. On comprend à l'intensité du récit, à la violence contenue, aux choix cinématographiques, au jeu des acteurs filmés au plus près, que ce sujet lui tient à cœur et que le film est pour lui une manière d'exorciser une blessure profonde.

**Freddie Cunliffe**, dans le rôle de Tom, et **Lara Belmont**, dans le rôle de Jessie sont des inconnus.

**Tilda Swinton**, comédienne britannique née le 5 novembre 1960 à Londres, effectue ses premiers pas au cinéma en 1986 dans Caravaggio de Derek Jarman, avec qui elle entretient une relation durable. Elle a joué pour ses compatriotes anglais (Danny Boyle et Tim Roth) puis



s'expatrie aux Etats-Unis, cette actrice à la beauté diaphane se contente de rôles secondaires pour mieux revenir dans des productions européennes.

En 2004, Tilda Swinton se voit consacrée par la profession en devenant membre du jury au Festival de Cannes. Elle enchaîne les films avec les plus grands réalisateurs (Jim Jarmusch, Erick Zonca, Bela Tarr, les frères Cohen, David Fincher, Luca Guadagnino, Wes Anderson, Bong Joon Ho, Terry Gilliam). Elle est aussi connue pour ses personnages dans les films très grand public (la saga Narnia, Snowpiercer, Okja et même sous la bannière Marvel).





**Ray Winstone**, acteur britannique né le 19 février 1957 (Hackney, Londres - Grande-Bretagne). Malgré une notoriété mondiale tardive, il a tôt fait de tourner avec de futur grands noms britanniques (Tank Malling, Ken Loach, Gary Oldman, Antonia Bird). À l'affiche de *War Zone* de Tim Roth, il reçoit les éloges de la critique pour son rôle de père incestueux. Doté d'un physique le prédisposant à des rôles de dur, il tourne pour les plus grands réalisateurs (Martin Scorsese, Robert Zemeckis, Steven Spielberg, Darren Aronofsky, Pierre Morel...)

### Éléments d'analyse pour en discuter

Le spectateur est invité à relever les signes inquiétants qui font comprendre qu'on est entré dans une zone de guerre. C'est ainsi le regard de Tom qui active le malaise via une structure en trois temps, confirmant peu à peu le lien incestueux entre son père et sa sœur Jessie : d'abord une étreinte entraperçue à travers la fenêtre de la salle de bain (un hors champ qui ne dévoile alors rien), ensuite une série de polaroids explicites qui confirment le soupçon, enfin un acte interdit révélé (et filmé de manière très réaliste, difficilement supportable, qui crée le malaise !) à travers le trou d'un blockhaus au sommet d'une falaise.

Tim Roth impose un choix décisif en filmant l'innommable. Une scène longue, brutale, asphyxiante, cadrée avec une distance aussi adéquate que le point de vue choisi, durant laquelle la caméra n'opte que pour deux choix d'angle – plan large sur deux corps cadrés de loin dans une semi-pénombre, plan rapproché sur le visage en pleurs d'une Jessie longuement sodomisée par son père. Tout ce qui suivra cette scène-pivot ne fera qu'installer un puissant système de regards en opposition au sein de cette structure familiale changée en cocotte-minute prête à exploser. Qu'il soit angoissé, réprobateur, suppliant, déboussolé, désespéré ou simplement paumé, le regard se fait alors enjeu de chaque scène et question de mise en scène. Cela dit, signe d'un sujet traité jusqu'au bout de la douleur et à rebours des schémas narratifs hollywoodiens, le cinéaste n'enferme à aucun moment son récit dans le portrait à charge d'un père détestable, dissimulant sa folie derrière une bonhomie apparente. C'est le choix, dérangeant mais payant, de la complexité qui pulvérise ici le moindre petit gramme de manichéisme, tandis que l'absence d'issue positive bloque in fine toute perspective de résolution d'une situation dont Tim Roth assume le caractère profondément insoluble. Si les regards des personnages se jaugent et s'affrontent tout au long de *The War Zone*, celui du spectateur est sans cesse mis à l'épreuve, au mieux questionné, au pire bloqué dans la zone grise.

Par l'intelligence de ses partis pris de direction d'acteur et de cadrage secs et sans fioritures, Roth ferme d'entrée la porte à l'artifice et au raccord facile. Rien d'explicatif, car tout ce qui nécessite d'être « dit » est d'abord hurlé par le non-dit et par le jeu des regards. Rien de démonstratif, car tout tient dans des détails furtifs qui suggèrent l'effroyable au lieu de l'expliquer. L'épreuve est aussi totale que l'émotion est viscérale. Durant tout *The War Zone*, le spectateur est sidéré, trop remué et dérangé pour pouvoir aligner une phrase, trop retenu et respectueux pour avoir envie de crier son admiration pour le traitement aussi exemplaire d'un tel sujet. Mais il faut mettre des mots sur cette expérience après avoir vu le film, il y a un grand besoin de partager et de discuter...

